

Semaine 4: La profusion des chrononymes

Si l'on regarde le déroulé du siècle plus en détail, on s'aperçoit que les contemporains n'ont pas cessé de découper et de redécouper les séquences temporelles, comme si l'opération permettait de donner sens à des évolutions difficilement maîtrisables autrement. Découper, mais aussi nommer, le nom donné à des portions de temps, se qu'on appelle «chrononyme» se révélant particulièrement utile pour les identifier. La linguiste Eva Büchi a forgé en 1993 le néologisme «chrononyme» pour désigner ces notions de temps. Des historiens et des politistes, plus récemment, ont précisé cette notion, je cite : «Par chrononyme, nous entendons tout syntagme servant à désigner en propre une période de temps spécifique». Ils servent donc, ces chrononymes, à désigner en propre une portion de temps qu'on pense comme cohérente, et à laquelle on a envie d'associer un nom particulier. Certains de ces chrononymes sont extérieurs et souvent postérieurs à la période considérée, d'autres au contraire sont inventés et utilisés par les contemporains pour désigner la séquence qu'ils souhaitent identifier. Le 19^{ème} siècle, dans son désir d'objectivation et d'auto-analyse, s'est montré extrêmement friand de ces noms de temps, dont l'usage et la généralisation viennent encore compliquer un peu plus le processus de périodisation.

Evoquons-en quelques-uns parmi les plus célèbres. Les Italiens, par exemple, ont ainsi pris l'habitude de dénommer *decennio francese* (la décennie française) les années 1806-1815 durant lesquelles le Royaume de Naples échoit à Joseph Bonaparte, le frère de Napoléon, puis au prince Murat ; la formule, qui a été forgée a posteriori, insiste surtout sur les aspects de la domination française, qui envoya l'armée napolitaine se battre en Espagne ou en Russie, mais elle rend compte aussi, bien sûr, de l'importance des questions d'identité nationale dans l'Italie du 19^{ème} siècle. Quelques années plus tard, c'est un autre chrononyme, *Risorgimento* – c'est-à-dire renaissance ou résurrection – qui émerge dans la péninsule pour expliquer l'intense phase de préparation culturelle, politique, puis militaire qui mène, par étapes, à la réunification, puis à la proclamation du Royaume d'Italie en 1861.

En Allemagne, cette même période pré-unitaire est couramment appelé *Vormärz*, c'est-à-dire «avant mars». Le mois de mars en question, c'est mars 1848, un moment durant lequel les 38 royaumes, Etats ou principautés allemands, membres de la Confédération germanique, décident de se réunir dans une assemblée parlementaire élue, pensée à la fois comme un instrument de libéralisation politique et d'unification nationale. Le *Vormärz* en vient ainsi à désigner la séquence courant depuis le congrès de Vienne, en 1815, et aspirant à l'unité. On mesure évidemment toute la part de téléologie qu'une telle notion recouvre. Outre qu'elle est forgée après coup, lorsque l'on connaît la suite des événements, elle tend à escamoter les personnages, courants ou événements qui n'allaient pas dans ce sens. En focalisant ainsi un aspect d'une période donnée, les chrononymes écrasent les réalités ou les virtualités différentes que la période pouvait contenir. 1848, c'est aussi le temps du Printemps des Peuples, chrononyme poétique cette fois-ci, et contemporain des faits cette fois, qui désigne ce bref moment de rêve démocratique et d'illusion fraternelle qui s'empare des peuples dominés de l'Europe, en Autriche, en Hongrie, en Italie, en Bohême, ou en Allemagne. Partout, les nations révoltées obtiennent des libertés, et obtiennent des droits politiques. Mais l'euphorie est de courte durée. Dès l'automne, les monarchies reviennent sur la plupart des

concessions et l'année s'achève dans la répression et dans la tragédie. La notion de « printemps » dans sa dimension à la fois foisonnante, généreuse et bien sûr éphémère, rend assez bien compte des événements survenus. Le 19^{ème} siècle est aussi sans doute l'inventeur des chrononymes par décades. J'ai déjà évoqué le *decennio francese*, mais d'autres indices sont à noter. Dès 1835, par exemple, l'historien Augustin Thierry livre un livre intitulé "Dix ans d'études historiques". Le socialiste et républicain Louis Blanc entame, l'année suivante, la publication de son "Histoire de dix ans". Et quelques années plus tard, c'est le romancier Alexandre Dumas encore, qui donne encore ses "Souvenirs de 1832 à 1842". Mais ce sont les Anglais qui vont les premiers mettre en forme ce chrononyme particulier qui s'exprime sous la forme années plus un chiffre. L'origine semble en être les *hungry forties*, les « années 40 affamées », ces difficiles années marquées par la crise de subsistance, la cherté du pain, la grande famine irlandaise, le chômage et la misère, mais aussi par l'agitation révolutionnaire qui est très forte : grèves, soulèvements paysans, bris de machines, et, bien sûr, grand mouvement ouvrier du chartisme. Leur succèdent des *fabulous fifties*, qui ouvraient une séquence de prospérité plus générale. Ces expressions sont d'autant plus intéressantes à noter qu'elles inaugurent des types de chrononymes qui sont pour nous, au 20^{ème} siècle et au 21^{ème}, devenus très communs : on parle très fréquemment des années 10, 20, 30, 40, 50, etc. Enfin, comme ne pas évoquer dans ce parcours le chrononyme « fin-de-siècle » qui connut une si grande popularité à partir des années 1880-1890, et cela dans la plupart des langues et des cultures occidentales. Ce siècle, le 19^{ème}, avait eu une claire conscience de lui-même ; il n'est donc pas tellement étonnant qu'il ait souhaité mettre en scène sa disparition. L'expression était polysémique, mais elle tendait à exprimer un vif sentiment de pessimisme, où convergeaient la désillusion face au progrès scientifique, l'idée, pour partie messianique, d'une décadence des valeurs et des mœurs, auquel le concept médical de dégénérescence, qui avait été forgé un petit peu plus tôt apportait une justification, mais aussi l'essor des philosophies de l'ennui, de la mélancolie, du cynisme ou la crise de la volonté, telle que Schopenhauer la met en forme. L'heure était à la dérélition spirituelle et morale, à la transgression, au sentiment de déclin des valeurs personnelles et sociales. C'est bien sûr dans l'art et la littérature que prospéra surtout la fin-de-siècle, dont certaines courbes épousaient les inflexions de la modernité culturelle que nous avons évoquées précédemment. Mais pour beaucoup des Français et des Européens des années 1890, cette fin-de-siècle n'était qu'une pose, ou un mot creux.